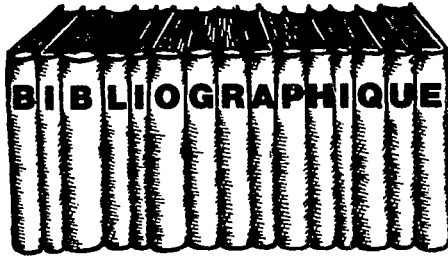


## CHRONIQUE



### NOTE DE LECTURE

GEORGE (Susan), PAIGE (Nigel) — *La faim dans le monde* — Paris, La découverte/Maspero, 1983, 176 p. (Pour débutants).

PARTANT (François) — *La fin du développement, naissance d'une alternative ?* — Paris, F. Maspero, 1982, 187 p.

« Sociologie du développement » (sous la direction de Y. Goussault), *Tiers-Monde*, XXIII, 90, avr.-juin 1982.

S. George est l'auteur bien connu des ouvrages *Comment meurt l'autre moitié du monde* et *Les stratégies de la faim* (1). Cet ouvrage de la collection « Pour débutants » (où nous disposons déjà d'un Marx, d'un Lénine, d'un Einstein, etc.), est une très très grosse brochure illustrée de vulgarisation et d'agitation. L'idée est excellente et la démonstration rigoureuse, précise et bien argumentée. Reste l'iconographie dont la force explicative n'est pas toujours évidente (je ne parle pas du genre, laissé à l'appréciation de chacun, mais je préfère Plantu). Partant du constat « la nourriture c'est le pouvoir », les auteurs suivent un plan quelque peu évolutionniste : la naissance de l'agriculture, les types de paysannerie, la révolution industrielle, l'émigration, le colonialisme et la structure impérialiste de l'économie. Ensuite l'auteur aborde les mécanismes qui « fabriquent » la faim aussi bien idéologiquement que matériellement : la surpopulation, les inégalités sociales rurales.

Le constat de l'état de famine nous conduit au niveau macro-économique : le système alimentaire, l'agro-industrie, la révolution verte, l'aide, les changements alimentaires dans le Tiers monde. Pour terminer S. George nous demande « Que faire ? ». D'abord elle expose *ce qu'il ne faut pas faire* et les illusions de l'aide, du juste prix. Son slogan « Fortifiez les faibles, affaiblissez les forts » débouche sur un travail collectif d'information et une suggestion : « prêtez ce livre à un ami ». Une bibliographie clôt cet ouvrage extrêmement séduisant et réussi... en tout cas aux yeux du spécialiste.

(1) Paris, Laffont, 1978 et Genève, Grounauer, 1981.

En revanche, je suis moins sûr que ce dernier soit séduit par le style bavard de F. Partant. Parodiant une expression célèbre, nous dirions avec ironie : « Le développement nouveau est arrivé. » On retrouve dans cet essai une somme de critiques assez classiques à l'encontre des partisans du « progrès », de la « production » et du « développement ». Nous en sommes à « l'agonie d'une civilisation ». Les marxistes sont compris dans cette critique car ils ne conçoivent les problèmes qu'en termes d'efficacité et d'amélioration économique. Éclairant cette dénonciation par la mise en lumière des impasses de l'emploi face à la robotisation, des « fractures » idéologiques, culturelles et politiques du monde dominant, l'auteur conclut en ces termes : « Un mode de production qui exige de plus en plus de capitaux, des débouchés de plus en plus larges pour amortir les investissements, mais de moins en moins de travailleurs (ou de « travail-vivant »), tend inexorablement à s'auto-asphyxier... » (p. 93).

On peut penser que la crise est définitive alors qu'elle me paraît consubstantielle au MPC et que ce qui a changé, c'est la perception de ses effets à cause de la structure de la production et de la consommation.

On peut finalement proposer une alternative. Partant s'y essaie comme bien d'autres : s'épanouissant dans les pores de la décomposition sociale généralisée, l'alternative (au capitalisme et au socialisme) n'est pas un programme politique en soi, c'est plutôt une attitude différente. Mais ce non-développementalisme populiste se nourrit d'illusions. Ainsi, les fameuses alternatives mises sur pied par les immigrés maliens ou sénégalais qui rentrent au pays (évoquées page 103) n'ont en fait pas si bien réussi : on avait tout simplement sous-estimé ou oublié les contradictions sociales internes (le rapport hommes libres-esclaves, par exemple). Comme d'habitude ! Je dois avouer que j'ai été plus séduit au niveau des diagnostics de la crise et de ses solutions par l'esprit utopique des romans de science-fiction de l'écrivain britannique J. Brunner (2) !

L'ouvrage de F. Partant symbolise bien le discours « mou » de ce nouveau développement dont le contenu critique reste à distance des véritables racines sociales du développement capitaliste et qui véhiculent un optimisme spontanéiste assez peu réaliste et pragmatique. Ces alternatives autogestionnaires ou conviviales (A. Gorz, I. Illich) s'adressent

Lombard, P. Achard et F. Leimdorfer essaient de cerner la spécificité (ou la non-spécificité) de la démarche et de l'objet de cette branche de la sociologie. C'est surtout la seconde partie du recueil qui en constitue l'originalité. Sous le titre « Histoire de développer », six chercheurs d'économie et de sociologie de l'ORSTOM (3) proposent un objet précis — mais très limité — à cette fameuse sociologie du développement. Prenant un parti pris d'abord historique, puis monographique (d'une de leurs recherches personnelles), les auteurs finissent par esquisser un programme qui tourne le dos aux recherches « mal » appliquées. Il s'agit de conduire une sociologie *sur* le développement. Reprenant des remarques de R. Bastide et M. Augé, ils suggèrent d'appréhender les opérations de développement dans l'ensemble de leurs déterminations sociales et non au niveau de leurs seuls effets.

On trouvera une réflexion complémentaire dans la dernière partie « Pratiques, Terrains, Critiques ». On notera entre autres les analyses d'A. Bourgeot sur la production pastorale, de B. Hours sur les infirmiers camerounais ou d'A. Guichaoua et J. Mojares sur « les usages de la sociologie dans les organismes de coopération et de développement ». Mais on y retrouve aussi des contributions à l'interrogation majeure de ce volume : quel est l'objet de la sociologie du développement ? S. Sigal se demande s'il ne s'agit pas plutôt d'une sociologie des sociétés périphériques.

Plusieurs messages se dégagent de cette lecture. La remise en cause des présupposés idéologiques du développement est une bonne chose. Mais cette nouvelle critique n'est parfois pas aussi radicale qu'elle ne le proclame. Car c'est aussi une vision qui se contente de reconstruire méthodologiquement et épistémologiquement un bon objet et une bonne science humaine (4). Cet optimisme constructiviste peut aller de pair avec une moindre vigilance à l'égard de la théorie proprement dite. Ce réformisme conforté par un certain nouveau discours sur la politique de développement et de coopération risque de lâcher la proie pour l'ombre. Le maintien d'un regard occidental-centrique n'est nullement remis en cause. La sociologie *sur* le développement doit être l'occasion d'une indigénisation de la critique sociologique. Or, pour le moment, on indigénise plus (et encore !) les institutions de développement que celles (universitaires par exemple) de sa critique, du moins en Afrique noire. La portée de nos dénonciations restera toujours limitée si elles ne sont pas partagées, élaborées sur le terrain par les nationaux, les premiers concernés en tant qu'acteurs et objets de la stratégie du développement. Il ne s'agit pas pour nous de ne rien faire sous prétexte d'éloignement, mais n'oublions pas la dialectique du privilège de la critique et de l'alibi... de sa critique justement !

*Jean Copans*

(3) C. Aubertin, R. Cabannes, J.-P. Chauveau, P. Conty, G. Ponthié et C. Robineau.

(4) Voir, dans une veine à peine différente, les travaux du Groupe AMIRA (pour l'amélioration des méthodes d'investigation en milieu rural africain) de l'INSEE et de l'ORSTOM.